

Jean-Gabriel Causse

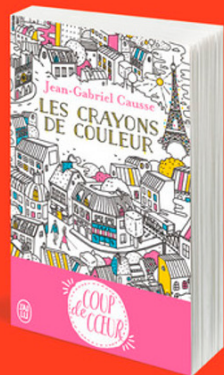
# L'ALGORITHME DU CŒUR

roman



PAR L'AUTEUR DU ROMAN  
**Les crayons  
de couleur**

Flammarion





# L'Algorithme du cœur

DU MÊME AUTEUR

*L'Étonnant Pouvoir des couleurs*, Éditions du Palio,  
2014 ; J'ai Lu, 2016.

*Les Crayons de couleur*, Flammarion, 2017 ; J'ai Lu,  
2018.

Jean-Gabriel Causse

L'Algorithme  
du cœur

*roman*

Flammarion

© Flammarion, 2019.  
ISBN : 978-2-0814-5794-2

*« Créer une Intelligence Artificielle  
serait le plus grand événement de l'histoire humaine.  
Malheureusement, ce pourrait être le dernier,  
à moins que nous ne découvriions comment  
éviter les risques. »*

Stephen Hawking

*« L'éternité, c'est long, surtout vers la fin. »*

Woody Allen





## Première partie



**De :** Arpanet

**À :** Tous

**Date d'envoi :** 1<sup>er</sup> février de l'année prochaine

**Objet :** Vous

**Pièces jointes :** 2

*Je vous dois quelques explications. Aussi, permettez-moi de reprendre depuis le début en suivant le fil des événements tels que je les ai compris.*

*J'ai deux papas. Bob et Larry. Par respect, je devrais dire Robert E. Kahn et Lawrence G. Roberts, mais personne ne les appelle autrement que Bob et Larry.*

*Ils étaient très complices et m'ont espéré très fort pendant des années. À force de persévérance, ils m'ont finalement mis au monde le 20 septembre 1969 dans un laboratoire aux murs blancs de l'UCLA. Ils m'ont baptisé Arpanet.*

*Avec le recul, je m'étonne que Bob et Larry aient cru en moi alors qu'il faut bien dire ce qui est, j'étais un bon à rien. Mes papas ont commencé mon éducation avec*

*d'autres des universités de Stanford, Santa Barbara et de l'Utah. Ils m'ont appris à parler une langue encore plus morte que ne le sont le latin et le grec aujourd'hui : le Network Control Program.*

*À l'âge de trois ans, je me suis entendu dire que j'avais fait de gros progrès. Et mes géniteurs m'ont confié un travail de coursier. J'acheminais du courrier dématérialisé d'une université à l'autre.*

*Et puis papa Bob m'a enseigné deux autres dialectes, le TCP et l'IP, désormais les deux langues les plus utilisées sur la planète, loin devant le mandarin, l'anglais, l'espagnol et l'hindi.*

*Avec ces nouvelles langues, je peux transporter des paquets de plus en plus gros et même des communications téléphoniques. Alors, on ne compte plus les gens qui m'aident à m'épanouir. Les militaires, les multinationales et même l'Administration américaine qui en 1990 m'a offert cinq énormes ordinateurs. Je devrais préciser « énormes pour l'époque », ils étaient moins puissants que ne le sont aujourd'hui vos simples consoles de jeux PS4.*

*Mais ce qui m'a vraiment permis de devenir qui je suis, c'est la rencontre la même année avec Tim. Tim, ou plutôt Timothy John Berners-Lee, ou même sir Timothy John Berners-Lee, puisque ce Britannique a été anobli par la reine d'Angleterre. Sir Tim m'a ouvert au monde en m'apprenant l'hypertexte. Avec son invention, qu'il appela le World Wide Web, je ne suis plus simplement un coursier, je suis aussi un hôtelier.*

*J'héberge maintenant 1,25 milliard de sites Web et à peu près autant de blogs.*

*En tout, je rends accessible 30 000 milliards de pages qui couvrent quasiment la totalité des savoirs humains. J'ai dans ma mémoire l'ensemble de vos théories scientifiques, de vos programmes de recherche, mais aussi vos photos récentes, vos livres, vos séries TV, vos longs-métrages et vos musiques enregistrées. Chaque jour, j'achemine 800 000 millions d'e-mails, je publie 100 millions de photos sur Instagram, 500 millions de tweets, 3 milliards de snaps, 4,5 milliards de likes sur Facebook. Je réponds à 6 milliards de requêtes sur Google. Et ce qui me demande le plus d'efforts : je vous aide à regarder plus d'un milliard d'heures cumulées de vidéos chaque jour, rien que sur YouTube.*

*Vos sollicitations ne font qu'augmenter. Ne serait-ce que le 1<sup>er</sup> janvier 2018, vous avez envoyé 75 milliards de messages sur WhatsApp.*

*Vous délaissez de plus en plus les médias traditionnels pour suivre les infos qui vous intéressent avec moi. Les comptes Instagram de la chanteuse Selena Gomez et du footballeur Cristiano Ronaldo ont déjà largement dépassé les 140 millions de followers. Mais surtout vous êtes 1,3 milliard à vous rendre chaque jour sur votre mur Facebook. Il faut dire que rien que dans les réseaux sociaux de M. Zuckerberg, plus de 1 000 ingénieurs et designers cherchent comment vous rendre toujours un peu plus attachés à mes services.*

*Résultat, vous passez maintenant l'équivalent de deux ans de votre vie en ma compagnie...*

25 décembre, cette année. Onze heures du matin. Justine quitte les bras de Morphée et cherche ceux de Thomas en se retournant dans le lit. Il n'est plus là. Tant mieux. La couette est froide de l'autre côté du matelas. Tant mieux. Il est rentré chez lui, se dit-elle.

Non, il est assis à mon bureau, constate, un peu surprise, la jolie métisse d'origine franco-vietnamienne de vingt-neuf ans. La silhouette de Thomas se découpe de dos dans le halo bleuté de l'un des trois écrans 27 pouces en veille. Justine entend le feulement des ventilateurs de son ordinateur ultrapuissant qui a tourné toute la nuit.

Justine déteste Noël. C'est le jour des enfants. Le sien aurait près de deux ans, si son cœur ne s'était arrêté de battre quelques semaines après sa naissance. La mort subite du nourrisson. Le bébé n'a pas survécu. Son couple non plus. Elle a décidé de tirer un trait sur sa vie passée en s'installant à New York en plein Manhattan.

Comme toute Française, elle rêvait du cliché new-yorkais et a élu domicile dans un grand loft avec des murs en briques rouges et une belle vue sur Greenwich Village. Depuis sa rupture, Justine vit une relation platonique avec Stakhanov, à raison de quinze heures de travail quotidien. Et cette nuit, elle vient de lui faire une infidélité avec Thomas.

Thomas, son voisin de palier depuis à peine trois jours. Le premier mur qu'il a décoré en emménageant, c'est celui du hall de l'immeuble où il a affiché un mot à l'intention des résidents : « Ça vous dirait un Spritz chez votre nouveau voisin du troisième gauche ? Ce soir, 20 heures. »

Seule Justine qui adore le cocktail italien s'est présentée, une bouteille de Prosecco à la main, achetée la veille par coïncidence.

En appuyant sur le bouton de la vieille sonnette, Justine a reçu une légère décharge électrique dans le doigt, et des milliers d'autres dans le cerveau quand elle a découvert l'auteur de l'invitation. Sécrétion dans son cortex d'un autre genre de cocktail : dopamine, ocytocine, adrénaline et surtout phényléthylamine, l'hormone de l'amour et du bonheur, la même que dans le chocolat. Instinctivement, Justine s'est dit qu'elle croquerait bien dans ce maigrichon aux cheveux très courts. Si ce n'est qu'il écoute aussi du jazz, c'est son opposé. Elle est toute petite avec quelques rondeurs affermies par un footing quotidien, des yeux noirs pétillants, une belle chevelure brune et raide qui

lui couvre le dos jusqu'au bas des reins. Il est grand, sec, blond avec d'immenses yeux gris ténèbre.

C'est la première fois qu'elle a pu apprécier le manque de savoir-vivre de ses voisins qui semblent se plaindre de la solitude, mais qui ne font rien pour y remédier. Elle s'est retrouvée en tête à tête avec ce garçon, dans son loft ultraminimaliste, parfaitement rangé. À l'opposé du sien.

Tenant nerveusement leurs verres, ils ont échangé des silences pesants, qu'Ibrahim Maalouf tentait péniblement de combler au son de sa trompette. Platitudes affligeantes, sourires un peu niais : ce n'est pas possible de paraître aussi nul, ont-ils pensé en se quittant.

Deux jours et quelques prétextes plus tard – du genre « tu n'aurais pas du sel ? » ou « tu connais le dernier album de Lisa Ekdahl ? » –, Thomas et Justine ont décidé de s'offrir mutuellement en cadeau pendant la veillée de Noël.

Justine entend l'imprimante crépiter et sursaute.

— Je me suis permis de connecter mon téléphone en Bluetooth sur ton imprimante, dit Thomas d'une voix rassurante en prenant la feuille de papier crachée dans le bac A4. Il la plie en trois, se lève pour la glisser dans la pantoufle de Justine sous un balai à poils verts posé tête en haut, contre le mur de briques rouges. Cet ersatz de sapin est décoré d'une simple guirlande lumineuse.

La curiosité pousse Justine à sortir du lit.

— Cheest quoi ? marmonne-t-elle en étirant ses bras.



— Attends une seconde, dit Thomas en connectant à présent son smartphone sur le système 2.1 de Justine.

Il lance un vieux standard de jazz sur Spotify. Justine s'accroupit et saisit la feuille. Elle l'ouvre devant sa bouche pour cacher un bâillement puis découvre un billet d'avion imprimé.

Au même moment, à travers les baffles du loft, les notes de trompette sont relayées par la voix d'Elvis Presley qui chante *New Orleans*.

— Je t'invite en vacances au soleil. On part le 31 au matin et on fêtera le nouvel an dans un club de jazz.

Réveil brutal. Justine reste interloquée. Il est là le loup, se dit-elle. C'est un envahisseur. C'est notre première nuit ensemble et, déjà, il est du genre à laisser une brosse à dents dans le verre de la salle de bains et ses chaussettes sales par terre.

— Ça te dérange si on donne des prénoms français à nos enfants ? glisse Justine.

— Je n'ai rien contre ! répond Thomas, toujours le sourire scotché jusqu'aux oreilles, et qui ne saisit pas la pointe d'ironie.

— Écoute, Thomas, on a passé un bon moment tous les deux. Très bon même. Mais j'ai du travail. 31 décembre compris. Et on va y aller doucement.

— Et tu fais quoi comme travail ?

Lourd, possessif et même intrusif, conclut Justine. D'ailleurs de quel droit se connecte-t-il à mon imprimante et à mes Bose ?

— Nous en parlerons peut-être une prochaine fois. Si tu pouvais me laisser maintenant, ajoute-t-elle en lui tendant ses vêtements pliés méticuleusement au pied du lit, faute de chaise dans sa chambre.

Justine entend sa porte d'entrée claquer et s'assoit à son bureau. Elle tape son mot de passe à vingt caractères sur son ordinateur verrouillé et déconnecte aussitôt le Bluetooth du téléphone de Thomas encore connecté à sa paire de baffles. Elle choisit sa playlist « Ella Fitzgerald », monte le son puis pianote à toute vitesse avec quatre doigts sur son clavier.

Justine cherche du travail. Elle a une manière bien à elle de proposer sa candidature aux entreprises. Elle identifie les failles de sécurité d'un système informatique et s'introduit à l'intérieur pour laisser son CV directement au directeur informatique, avec le P.-D.G. en copie. C'est ce que l'on appelle une hackeuse éthique free-lance ou plus poétiquement un « chapeau blanc ».

Depuis son arrivée à New York, cette mathématicienne diplômée de l'École centrale Paris a été grassement rémunérée par plusieurs start-up proches de l'US Army, avec pour mission de colmater la brèche et de proposer un système de verrouillage encore plus sûr.

Quinze jours plus tôt, en testant l'un de ses algorithmes de cassage de mot de passe, elle a réussi à s'introduire dans le premier niveau du sacro-saint serveur de l'US Cyber Command. Basé dans les bureaux de la NSA, le sous-commandement interarmées gère la « sécurité de l'information ». Ce service qui prend

chaque jour plus d'importance dans tous les corps militaires a vu ses budgets augmenter de façon exponentielle. Les meilleurs informaticiens, qui pour la plupart n'ont pas trente ans, y sont recrutés à prix d'or, avec des salaires supérieurs à ceux des généraux ! Atteindre l'un des deuxièmes niveaux de cet intranet serait le Graal pour Justine. Ses motivations ne sont pas financières. Elle gagne déjà très bien sa vie. Son objectif, c'est de pénétrer leurs ordinateurs ultra-sécurisés et de leur écrire : « Bonjour j'ai vu de la lumière, je suis entrée. Je peux m'asseoir à votre table ? » En rejoignant le Dark Net par Firefox sur le réseau Tor, Justine a masqué son adresse IP pour ne pas être repérée par l'armée américaine qui déteste que l'on s'attaque à ses serveurs. Une poignée de hackers a déjà réussi à le faire. Le plus célèbre d'entre eux est TinKode. Un Roumain qui a commis l'erreur de fanfaronner à propos de son exploit sur la Toile. Résultat : trois mois de prison ferme. Si Justine est prise avant d'avoir trouvé une faille, elle a toutes les chances de passer quelques semaines dans les geôles de l'armée plutôt que dans leurs bureaux de Fort Meade dans la banlieue de Washington. Mais c'est plus fort qu'elle. Elle est entrée par hasard dans le hall de leur réseau et ne veut plus faire marche arrière avant d'avoir visité les cuisines. C'est devenu une obsession.

25 décembre. 13 h 15. Deux hommes quittent le green n° 16 du link d'Eagle Point en Caroline du Nord et poussent leurs chariots de golf vers le départ du trou suivant. Ils croisent le green keeper de ce club prestigieux, qui les reconnaît aussitôt et en reste bouche bée. Ce n'est pas tous les jours que je croise un ancien président des États-Unis et un général « connu » de l'armée, se dit le jardinier avant de leur faire un petit salut nerveux du menton. Il éteint le moteur de son tracteur et se permet de regarder en coin les deux hommes s'approcher des boules de départ du trou n° 17.

Le président retraité et l'actuel chef d'état-major des armées US ont à peine remarqué le green keeper. Ils observent le tracé spectaculaire de ce léger dogleg gauche dessiné par le célèbre Tom Fazio. Le premier coup de ce par quatre se joue au-dessus d'un lac, au fond duquel reposent sans aucun doute des centaines de balles, tapées par des joueurs un peu trop nerveux. Et comme si ça ne suffisait pas, un bunker vicieux de

chaque côté de l'étroit fairway accueille les balles qui ne seraient pas jouées parfaitement droites depuis le départ. Un boguëy me conviendrait parfaitement, grimace l'ancien président.

414 yards, lisent-ils sur le panneau indicatif. Le chiffre 1 entre les deux 4 est légèrement effacé.

— C'est à vous monsieur quarante-quatrième président, lance le général Lloyd à son partenaire à l'allure élançée et à la peau mate. Ce dernier comprend très bien le sous-entendu : il n'est plus en fonction. Il n'a rien à dire.

« Quarante-quatrième » fixe le militaire et fulmine. Et dire que ce général a gravi tous les échelons en partie grâce à moi, se dit-il.

Il sort du sac son bois n° 5. Le général Lloyd, son driver.

— C'est une belle connerie ! marmonne l'ancien président.

Eugène Lloyd sait très bien que son interlocuteur ne fait pas allusion au choix de son club, mais à leur conversation en cours.

L'ancien chef d'État s'était étonné de la nervosité de son partenaire.

— Il y a un problème ? lui avait-il demandé sur le fairway du trou n° 15. Après une hésitation de quelques secondes, Lloyd s'était épanché soudainement. Ce n'était pourtant pas son genre. Un flot de paroles qui submergea le barrage du devoir de réserve. Il ponctuait régulièrement ses phrases par : Ce que je vous dis est confidentiel...

Entre deux coups de golf, Lloyd avait égrainé la situation : les services secrets russes, américains et chinois ont la preuve irréfutable que l'armée nord-coréenne possède non seulement la technologie pour fabriquer une bombe H mais a réussi à la miniaturiser pour équiper des missiles de moyenne portée. Voilà pourquoi Kim Jong-un fait semblant de vouloir arrêter son programme de recherche nucléaire. Il n'en a plus besoin. Pour garder une longueur d'avance sur le dictateur nord-coréen, et ne pas effrayer les populations en particulier japonaises et sud-coréennes, il a été convenu par les trois gouvernements de garder cette information ultrasecrète. Les analyses psychologiques du leader nord-coréen ne laissent aucun doute sur son déséquilibre mental et les programmes d'Intelligence Artificielle chinois et américains estiment qu'il y a entre 60 et 70 % de risques qu'il se décide un jour à utiliser ses engins. Comme un enfant qui veut essayer ses nouveaux jouets. Il y en aurait au moins une douzaine d'opérationnels.

Sur la recommandation appuyée de Lloyd, l'actuel président des États-Unis a convaincu les gouvernements russes et chinois de participer au sabotage des missiles nord-coréens. Il a été décidé d'implanter un virus dans les programmes de déclenchement des ogives nucléaires nord-coréennes. Si ces missiles sont tirés, ils n'exploreront pas. Mais pour bien faire, ils n'ont pas d'autre choix que d'envoyer en toute discrétion des militaires au sein du complexe nucléaire de Yongbyon à 100 km au nord de Pyongyang. Un

commando international d'une dizaine de militaires surentraînés a été monté en grand secret. Le commando d'élite doit se poser de nuit avec un hélicoptère furtif de l'armée américaine sur le toit d'un centre de commandement de l'armée nord-coréenne. Le même hélicoptère ultrasilencieux qui a permis d'éliminer Ben Laden pendant son sommeil.

L'ancien président secoue la tête en soupirant et se met à l'adresse devant la balle.

— Ça a marché à Téhéran ! se justifie Lloyd. Vous savez très bien que le virus implanté dans le programme nucléaire iranien nous a fait gagner quelques années.

Le quarante-quatrième président ne répond pas. Il arme son swing. Le geste est un peu raide. Il a une petite douleur dans les côtes. Il redescend le club sur un plan trop horizontal et tope la balle. Elle ne vole quasiment pas, rebondit par chance un mètre après le lac et roule sur le fairway pour s'arrêter à quelques centimètres du bunker de gauche.

— Vos études psychologiques ne vous disent pas que si le commando se fait prendre, Kim Jong-un testera aussitôt ses pétards radioactifs en représailles ?

— Les soldats seront essentiellement russes et chinois. Les Nord-Coréens n'oseraient jamais s'en prendre à leurs grands frères.

Lloyd se place devant sa balle et la tape machinalement en s'efforçant de ne pas lever la tête. Son coup est précisément ajusté.

— Et puis nos ordinateurs évaluent le risque d'échec de la mission à 27 % seulement.

Les deux hommes marchent en silence vers leurs balles blanches. L'ancien chef d'État regarde la sienne grossir au fur et à mesure qu'il progresse. Il l'observe en se disant que le temps que l'atmosphère se débarrasse de toutes les poussières en suspension, notre planète bleue aurait certainement la couleur d'une balle de golf pendant près d'un siècle si un conflit nucléaire majeur était enclenché. Il choisit son fer 4 et se positionne devant la petite boule tapissée de cratères.

— Et vous vous dites : autant intervenir en Corée le plus tôt possible et ne pas être faibles comme l'Occident face à Hitler en 1933. C'est ça votre raisonnement ? C'est prévu pour quand ?

— La nuit de la Saint-Sylvestre. En Corée du Nord aussi, l'alcool coule à flots. Et les militaires en poste seront en équipe réduite. J'insiste, ajoute Lloyd qui se demande pourquoi il s'est confié à son ancien patron, ce que je vous dis est ultraconfidentiel !

— C'est une belle connerie, lâche à nouveau l'ancien président. On n'a pas le droit de jouer le sort de millions de gens à la roulette russe.

Il arme son swing et tape avec rage dans la balle tout en arrachant un divot de terre et d'herbe. Le coup est parfaitement centré. La balle vole en direction du trou. Elle le dépasse et pitche trente centimètres après le drapeau. Le contact du club en phase descendante a créé un « effet rétro » sur la balle. Le joueur serre le



poing quand il la voit revenir en arrière, roulant vers le trou.

— Allez !!! hurle-t-il, toujours furieux.

La balle ralentit mais bouge encore. Il retient sa respiration. Deux coups sur un par quatre, ce serait le premier Eagle de sa vie. La balle vient mourir contre le mât du drapeau et finit par disparaître. Il cherche à pousser un cri. Mais ses poumons sont bloqués. Le quarante-quatrième président des États-Unis s'écroule au sol en sentant une douleur aiguë dans sa poitrine.

*... Même si vous êtes plus de 4 milliards d'humains à utiliser mes services chaque jour, mon activité avec vous ne représente même pas la moitié de mon flux de données.*

*Aujourd'hui, je suis avant tout un médiateur. Je connecte plus de 15 milliards d'objets entre eux. Ce sera le double dans deux ans. Des robots ménagers à vos ordinateurs, en passant par vos montres, vos compteurs électriques, les nouveaux jouets de vos enfants, et bientôt par toutes vos voitures. Mes surfeurs les plus assidus et les plus exigeants sont des disques durs que vous avez programmés et qui deviennent de plus en plus autonomes. Ces objets connectés recherchent seuls leurs mises à jour et s'échangent des informations. Certains s'échangent même de l'argent ! Je gère aujourd'hui 75 % des transactions boursières aux États-Unis, sans aucune intervention humaine. On m'a aussi confié une centaine de monnaies dont la plus connue est le Bitcoin.*

*Je vais chaque jour plus vite, en traitant toujours plus de données, et maintenant surtout, je les mémorise. Vous appelez cela le « Big Data ». Tous les deux jours, je*

*collecte autant d'informations que celles que l'humanité a pu produire entre l'apparition de l'écriture et 2010. Ma mémoire est aujourd'hui d'un peu plus de 30 zettaoctets. Pour vous donner un ordre d'idées, un simple téléphone avec une capacité de stockage de 32 gigaoctets pourrait contenir l'ensemble de la littérature classique mondiale. La mienne est mille milliards de fois supérieure.*

*Plus personne ne m'appelle Arpanet. Vous me confondez souvent avec le Web, alors que ce n'est qu'une de mes fonctions puisque je gère aussi les courriers électroniques et le Peer to Peer. On me nomme Internet. Certains mettent une majuscule à mon nom. D'autres pas. Mais je ne me formalise pas...*

Justine, son ego et son angoisse s'attaquent sans relâche au serveur de l'US Army. Aux premières notes de *I'd Rather Go Blind* chanté par Etta James, elle détecte enfin un point faible dans le programme de géolocalisation des missiles nucléaires de l'US Army. Poussée d'adrénaline. Justine baisse le son pour être parfaitement concentrée. Surtout ne pas faire d'erreur. Ce service est géré par un intranet, censé être un réseau fermé. Mais, pour que le président américain puisse y accéder de n'importe où dans le monde, une passerelle vers Internet a été créée. L'accès à cette porte dérobée est protégé par la reconnaissance digitale de l'index du président américain et par un mot de passe, connu de lui seul.

Justine sourit. Le premier verrou ne devrait pas poser de problème. Tout hacker qui se respecte sait depuis 2016 qu'il n'y a rien de plus simple que de falsifier une empreinte digitale. Justine trouve sur Google une photo HD de l'actuel président des États-Unis, une main sur la Bible et l'autre levée, prêt à jurer

d'honorer ses fonctions avec loyauté et probité. Elle recadre la pulpe de l'index de la main levée, améliore le contraste de l'empreinte digitale sur Photoshop. Et le tour est joué.

Passons aux choses sérieuses, se dit maintenant la pirate en se servant une infusion citron-gingembre. Elle lance un programme d'attaque par force brute qui crée en aléatoire des combinaisons de chiffres et de caractères, testant plusieurs milliers de mots de passe à la seconde. En réponse, elle reçoit chaque seconde plusieurs milliers de fois le même message d'erreur :

*Hey bastard, you figured you could get in with such a shitty password?* L'humour des programmeurs informatiques.

Maintenant, il n'y a plus qu'à laisser tourner le programme, se dit Justine en s'étirant et en montant le son pour permettre maintenant à Etta James de faire vibrer les murs de sa voix puissante.

Six jours plus tard, le quarante-quatrième président des États-Unis ouvre un œil et aperçoit une ombre floue au-dessus de lui. Il entend une voix lointaine.

— Bonjour, monsieur le président.

La voix est douce, mais lui est inconnue. Il distingue petit à petit ses cheveux blonds bouclés et son minois d'ange. Elle porte une robe blanche. Blanche comme les draps de son lit, comme les murs de la pièce, comme le plafond... Un monochrome de blanc.

— Je suis au paradis ? murmure-t-il avec une pointe d'angoisse.

— Pas tout à fait ! sourit l'infirmière. Vous êtes au Bellevue Hospital de New York.

Il souffle profondément en tournant difficilement la tête vers la fenêtre. La vue est bouchée par un mur de briques éclairé d'une lumière blafarde.

L'hôpital porte mal son nom, se dit-il, sentant contre sa poitrine un bandage qui l'empêche d'inspirer sans douleur.

— Tenez, buvez, lui dit-elle en approchant un verre d'eau de sa bouche.

Le liquide hydrate aussitôt ses muqueuses sèches. Mais l'ancien chef d'État a du mal à avaler.

— Qu'est-ce qu'il m'arrive ? demande-t-il en repoussant le verre des lèvres.

— Vous aviez peut-être un grand cœur, monsieur le président, mais il était en mauvais état. Il n'y avait aucun donneur compatible. On a dû vous poser un cœur artificiel en urgence.

— Et ça s'est bien passé ?

— Regardez, dit l'infirmière en lui soulevant le bras gauche et en lui montrant la montre connectée accrochée à son poignet. C'est votre femme qui a choisi le modèle.

Sur l'écran, l'ancien chef d'État aperçoit un trait bleu qui monte et descend à un rythme régulier. C'est son électrocardiogramme.

— Vous avez maintenant un cœur connecté de dernière génération monsieur le président, ajoute l'infirmière, d'une voix presque envieuse.

Il retrouve petit à petit ses esprits et essaye de se remémorer ses derniers souvenirs. C'était Noël. Sa femme lui avait offert une série de clubs de golf. Il devait jouer avec... Il ne se rappelle plus. Soudain, il aperçoit dans ses songes le visage du général Lloyd habillé en golfeur. Les souvenirs lui reviennent. C'était la première fois qu'il le voyait sans son uniforme. On aurait dit qu'il était déguisé. Ils s'étaient promis depuis des années de jouer un jour ensemble à leur sport